

apparent, que Dieu abandonne et laisse remporter aux enfants du siècle : ils considèrent l'événement, que sa justice enfin leur rendra funeste. C'est pour quoi ils se rient de leur gloire ; et au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement que Dieu dissipera les superbes, mais qu'il les a déjà dissipés : *Dispersit superbos* : ils ne disent pas seulement que Dieu renversera les puissants du monde ; ils les voient déjà à ses pieds, tremblants et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez être pleins, serrez vos trésors tant qu'il vous plaira ; ils ne laissent pas de vous reprocher que vos mains sont vides, parce que ce que vous tenez ne leur paraît rien : ils savent qu'il s'écoule à travers les doigts ainsi que de l'eau, sans que vous puissiez le retenir : *Divites dimisit inanes*. Et d'autre part, chrétiens, pendant que les ennemis de Dieu tombent à ses pieds, ses humbles serviteurs lèvent la tête ; eux que le monde méprisait si fort, les voilà établis dans les grandes places : *Exaltavit humiles* ; eux que le monde croyait indigents, Dieu les a remplis de ses biens : *Esurientes implevit bonis*. Telle est la victoire du Tout-Puissant ; et le fruit de cette victoire, c'est la paix qu'il donne à ses serviteurs par la défaite infaillible de leurs ennemis.

Chantez cette victoire, mes très-chères sœurs ; entonnez avec Marie ce divin cantique : publiez la défaite du monde ; chantez ses richesses dissipées, son éclat terni, sa pompe abattue, sa gloire évanouie en fumée : moquez-vous de son triomphe d'un jour, et de sa tranquillité imaginaire. O aveuglement déplorable de ceux qui courent après la fortune ; qui ne trouvent rien de grand que ce qu'elle élève, ni rien de beau que ce qu'elle pare, ni rien de plaisant que ce qu'elle donne ! Vous laissez ces sentiments aux enfants du siècle ; mais vous, ô filles de Jérusalem, saintes héritières du ciel, vous parlez le langage de votre patrie : quoique le monde étale avec pompe ses grandeurs et ses vanités, vous ne vous couronnez pas de ses fleurs qui seront en un moment desséchées, et pendant qu'il brille par un vain éclat, vous reconnaissez son faible dans son inconstance.

Madame*, Votre Majesté a ces sentiments imprimés bien avant au fond de son âme ; et l'exemple de sa constance en a fait des leçons à toute la terre. Le monde n'est plus capable de vous tromper ; et cette âme vraiment royale que ses adversités n'ont pas abattue, ne se laissera non plus emporter à ses prospérités inopinées. Grande et auguste reine, en laquelle Dieu a montré à nos

* Henriette-Marie de France, veuve de Charles I^{er}, roi d'Angleterre. (Édit. de Déforis.)

jours un spectacle si surprenant de toutes les révolutions des choses humaines, et qui seule n'êtes point changée au milieu de tant de changements, admirez éternellement ses secrets conseils et sa conduite impénétrable. Ceux qui raisonnent des rois et de leurs États selon les lois de la politique, chercheront des causes humaines de ce changement miraculeux* : ils diront à Votre Majesté, qu'on peut être surpris pour un temps ; mais qu'enfin on a horreur des mauvais exemples : que la tyrannie tombe d'elle-même, pendant que l'autorité légitime se rétablit presque sans secours ; par le seul besoin qu'on a d'elle, comme d'une pièce nécessaire : et qu'une longue et funeste épreuve ayant appris aux peuples cette vérité, ce trône injustement abattu s'affermira par sa propre chute.

Mais Votre Majesté est trop éclairée, pour ne porter pas son esprit plus haut. Dieu se montre trop visiblement dans ces conjonctures imprévues ; et comme il n'y a que sa seule main qui ait pu calmer la tempête, il faut encore cette même main pour empêcher les flots de se soulever. Il le fera, Madame, nous l'espérons : et si nos vœux sont exaucés, peut-être arrivera-t-il ; car qui sait les secrets de la Providence ? Après que Dieu a rétabli le trône du roi, sa bonté disposera tellement les choses que le roi rétablira le trône de Dieu. Mais cette affaire, Madame, se doit traiter avec Dieu, non avec les hommes ; par des prières et des vœux, non par des conseils ni par des maximes humaines. Il n'y a que sa sagesse profonde qui connaisse le terme préfix, qui a été ordonné avant tous les temps, aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Église. C'est à nous d'attendre avec patience l'accomplissement de son œuvre, et d'en avancer l'exécution, autant qu'il est permis à des mortels, par des prières ardentes. Votre Majesté, Madame, ne cessera jamais d'en répandre ; et quoi qu'il arrive ici-bas, Dieu lui en rendra dans le ciel une récompense éternelle : c'est le bien que je lui souhaite, et à toute cette audience.

* Le changement miraculeux dont parle ici Bossuet a pour objet l'élevation de Charles II, fils de Charles I^{er} et de Henriette, sur le trône d'Angleterre. Ce prince fut proclamé roi à Londres le 8 mai 1660. (Édit. de Déforis.)

DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT UNE CONGRÉGATION DE PRÊTRES.

Union de l'Évangile avec la loi. La Synagogue figurée dans Elisabeth, et l'Église en Marie. Caractère de l'une et de l'autre. Esprit de ferveur, dont les prêtres doivent être animés : pureté qui leur est nécessaire. Sainteté inviolable des mystères qu'ils traitent. Condescendance qu'ils doivent avoir pour les faibles. Quel est le vrai sacrifice de la nouvelle loi.

Intravit Maria in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Marie étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. Luc. 1, 40.

Jésus-Christ, messieurs, étant envoyé pour être la lumière du monde ; aussitôt qu'il y eut fait sa première entrée, aussitôt il commença d'enseigner les hommes. Encore que vous le voyiez aujourd'hui dans les entrailles de sa sainte mère, sans parole, ce semble, et sans action, ne vous persuadez pas qu'il se taise. Étant la parole du Père éternel, non-seulement tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre, mais encore tout ce qu'il est, parle, et d'une manière très-intelligible, à ceux qui ont, comme vous, l'esprit exercé dans la connaissance des divins mystères. Je vous prie, mes frères, de jeter les yeux sur cette belle structure de l'univers. Y a-t-il aucune partie où il ne paraisse de l'art et de la raison ? Combien la disposition en est-elle sage ! combien l'harmonie en est-elle juste ! comme toutes choses y sont mesurées, quel ordre et quelle conduite y règne partout ! D'où vient cette beauté, et d'où vient cet ordre dans cette grande machine du monde ? C'est à cause qu'elle a été faite par le Fils de Dieu, qui étant né de l'intelligence du Père, comme sa parole et son Verbe, est lui-même tout raison, tout sagesse, tout entendement. De là vient, messieurs, que cet univers est un ouvrage si bien entendu, un ouvrage de raison et d'intelligence ; parce qu'il est tiré sur une idée infiniment belle, qu'il vient d'une science très-accomplie, et de cette raison souveraine qui est tout ensemble et le Verbe et le Fils de Dieu par qui toutes choses ont été faites, par qui elles seront toujours gouvernées.

Mais si le monde fait reluire de toutes parts tant d'art, tant de raison, tant d'intelligence, parce qu'il a été fait par le Fils de Dieu ; quels trésors de sagesse seront enfermés en ce chef-d'œuvre incompréhensible de l'humanité qui lui est unie, où Dieu a recueilli toutes les merveilles de sa puissance ! S'il fait paraître tant de sagesse dans l'ouvrage qu'il a produit hors de lui-même, combien

en aura-t-il fait éclater dans l'ouvrage qu'il a produit afin de se l'unir à lui-même ; je veux dire dans l'humanité, qu'il s'est rendue propre par cette union si intime ! Et si nous apprenons des Lettres sacrées, que ce monde publie la gloire de Dieu par un langage qui se fait entendre jusqu'aux peuples les plus barbares ; à plus forte raison doit-on dire que tout ce qui se fait en Jésus est plein de sagesse ; qu'il parle hautement et divinement, même lorsqu'il semble le plus qu'il se taise ; qu'il nous enseigne avant que de naître ; et que le ventre de sa sainte mère n'est pas seulement le sanctuaire de ce Dieu fait homme, ni le lit chaste et virginal où il consomme son mariage avec l'humanité son épouse ; mais encore que c'est une chaire, où ce docteur céleste commence à prêcher les saintes vérités de son Évangile. Saint Jean l'entend, et il saute d'aise ; et cette éloquence muette va émouvoir le cœur d'un enfant, jusque dans le sein de sa mère. Rendons-nous attentifs, messieurs, à cette prédication de Jésus, qui ne frappe point les oreilles, mais qui parle si fortement aux esprits ; écoutons ce que le Sauveur nous veut dire, et considérons dans cette pensée le mystère que nous honorons.

Encore qu'il pourrait peut-être sembler que l'Évangile et la loi fussent bien éloignés ; toutefois vous savez, messieurs, qu'il n'y a rien qui soit mieux uni, et que Jésus-Christ n'est venu au monde que pour accomplir la loi et les prophéties par les vérités de son Évangile. C'est ce qui fait dire à Tertullien : *O Christum in novis veterem* ! « O que Jésus-Christ est ancien dans sa nouveauté ! » Et de là vient que ce grand homme l'appelle, en un autre endroit, l'illuminateur des antiquités ; parce qu'il n'y a dans la loi ni point ni virgule, si je puis parler de la sorte, qui ne trouve son vrai sens en Jésus-Christ seul ; et que Jésus-Christ n'a jamais fait un seul pas, que pour accomplir exactement, et de point en point, ce qui était écrit de lui dans la loi. Ainsi, quelque différence qui nous y paraisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près ; la Synagogue et l'Église se tendent les mains : et je considère aujourd'hui dans la visite que rend Marie à Elisabeth, et dans leurs embrassements mutuels, l'Évangile qui baise la loi, l'Église qui embrasse la Synagogue. Voilà l'âme, voilà le sens de la mystérieuse variété de ce grand spectacle, de Jésus-Christ allant à saint Jean, de Marie visitant sainte Elisabeth, d'un enfant qui saute de joie, de sa mère qui prophétise, d'une Vierge qui éclate en actions de grâces. Vous verrez que toutes les circonstances de l'histoire de notre évangile con-

¹ Ps. XVIII, 1 et seqq.

² Adv. Marc. lib. IV, n° 21.

viennent si bien et si justement à la vérité que je vous propose, que vous admirerez sans doute avec moi la conduite impénétrable de l'Esprit de Dieu dans la dispensation des mystères.

Entrons donc, messieurs, en cette matière avec le secours de la grâce; étalons les richesses des secrets célestes, exerçons nos entendements dans le champ des Écritures sacrées: c'est là notre véritable exercice. Considérons premièrement les raisons pour lesquelles Élisabeth tient la place de la Synagogue; et Marie celle de l'Église; après cela nous verrons, dans les sincères embrassements de ces charitables cousines, la loi ancienne et la loi nouvelle qui vont à la rencontre l'une de l'autre. Et c'est le sujet de cette méditation, en laquelle nous trouverons des instructions salutaires pour comprendre la dignité et tous les devoirs de notre ordre: si bien qu'il paraîtra manifestement que de toutes les solennités par lesquelles nous honorons la très-sainte Vierge, celle-ci était une des plus dignes d'être choisies singulièrement par la congrégation des prêtres.

PREMIER POINT.

La première chose que je remarque, dans le tableau que je vous présente de l'Évangile embrassant la loi, de Marie saluant sainte Élisabeth, c'est l'âge bien différent de ces deux cousines. L'Évangile nous montre sainte Élisabeth dans une extrême vieillesse, et la divine Marie dans la fleur de l'âge; et je vois en la vieillesse d'Élisabeth la mourante caducité de la loi; et dans la jeunesse de la sainte Vierge, l'éternelle nouveauté de l'Église. La jeunesse de l'Église est telle, messieurs, que le temps n'est pas capable de l'altérer, ni de s'acquérir aucun droit sur elle. Les choses éternelles ont cela de propre, qu'elles ne vieillissent jamais; au contraire ce qui doit périr ne cesse jamais de tendre à sa fin, et par conséquent il vieillit toujours. C'est pourquoi l'apôtre, parlant de la loi, « Ce qui vieillit, dit-il, est presque aboli ». Ainsi la Synagogue vieillissait toujours, parce qu'elle devait être un jour abolie. L'Église chrétienne ne vieillit jamais, parce qu'elle doit durer éternellement. Car, messieurs, vous n'ignorez pas que comme l'Église remplit tous les lieux, elle doit aussi remplir tous les temps. La fin du monde ne limitera point sa durée: alors elle cessera d'être sur la terre; mais elle commencera de régner au ciel: elle ne sera pas éteinte; mais elle sera transférée en un lieu de gloire, où elle demeurera toujours florissante dans une perpétuelle jeunesse. Et d'où vient cette jeunesse éternelle? C'est que l'éternité n'aura qu'un

¹ Hebr. VIII, 13.

seul jour, parce que dans l'éternité rien ne passe; ce n'est qu'une présence continuée, une présence qui ne coule point. Saint Jean le représente excellemment dans l'Apocalypse: « Ils n'auront point, dit-il, besoin de soleil, parce que le Seigneur Dieu sera leur lumière; et ils régneront aux siècles des siècles. » Remarquez, s'il vous plaît, cette conséquence: le Seigneur Dieu sera leur lumière, et ils régneront aux siècles des siècles. Pourquoi les choses d'ici-bas périssent-elles, sinon parce qu'elles sont sujettes au temps qui se perd toujours et qui entraîne avec soi, ainsi qu'un torrent, tout ce qui lui est attaché, tout ce qui est dans sa dépendance? Le soleil, qui nous éclaire, fait en même temps et défait les jours; il fait tout ensemble et défait le temps, par la rapidité de son mouvement. Mais le soleil qui éclairera le siècle futur, ce sera Dieu même. Ce soleil ne porte pas sa lumière d'un lieu en un autre par la rapidité de sa course, il est tout à tous, il est éternellement devant tous, il éclaire toujours et demeure toujours immobile. C'est pourquoi, comme nous disions, l'éternité n'aura qu'un seul jour; et ce jour n'aura ni couchant ni aucune différence d'heures: et l'Église des prédestinés, qui n'aura point d'autre soleil que son Dieu, fixée immuablement dans l'éternité, sera toujours dans la nouveauté. O beau jour, et ô jour unique de l'éternité bienheureuse, quand verrons-nous ta sainte lumière, qui ne sera cachée par aucune nuit, qui ne sera obscurcie par aucun nuage! O sainte Sion, où toutes choses sont stables et éternellement permanentes; qui nous a précipités sur ces eaux courantes, dans ce flux et reflux des choses humaines?

Mais, chrétiens, réjouissons-nous: si nous vieillissons dans ce monde selon notre homme animal, l'Église, dont nous faisons partie selon l'homme spirituel, ne vieillit jamais; parce qu'au lieu de tendre à sa fin, à la manière des choses mortelles, elle tend à cette jeunesse éternelle de la bienheureuse immortalité. C'est donc avec beaucoup de raison qu'Élisabeth vieille représente la Synagogue prête à tomber; et Marie, dans la fleur de l'âge, l'Église de Jésus-Christ toujours jeune, toujours forte, toujours vigoureuse. Donc, mes frères, puisque l'esprit du christianisme est un esprit de jeunesse et de nouveauté, « purifions-nous du vieux levain », comme dit l'apôtre; que notre zèle ne vieillisse pas, qu'il soit toujours jeune et toujours fervent.

La philosophie dit que les jeunes gens sont comme naturellement enivrés; parce que leur sang chaud et bouillant est semblable, en quel-

¹ Apoc. XXII, 5.

² I. Cor. V, 7.

que sorte, à un vin fumeux et plein d'esprits, qui les rend toujours ardents, toujours animés dans la poursuite de leurs entreprises. Si nous voulons vivre, messieurs, selon cette jeunesse spirituelle de la loi de grâce, il faut être toujours fervents, toujours intérieurement enivrés de ce vin de la nouvelle alliance, que Jésus-Christ promet aux fidèles dans le royaume de Dieu son Père, c'est-à-dire, dans son Église. C'est le Sauveur Jésus-Christ lui-même, qui compare à un vin nouveau l'esprit de la loi nouvelle; et c'est afin que nous entendions que de même que le vin nouveau chasse tout ce qui lui est étranger, et se purge lui-même par sa propre force, ainsi nous devons conserver cet esprit nouveau du christianisme, dans sa force et dans sa ferveur: afin qu'il chasse toutes nos ordures, et qu'il éloigne cette froideur paresseuse qui nous rend lents et comme engourdis dans les œuvres de piété.

Mais cette sainte et divine ardeur, qui est le vrai esprit du christianisme, doit se trouver particulièrement dans notre ordre; et nous la devons tous les jours apprendre du sacrifice que nous célébrons. L'apôtre, dans la divine épître aux Hébreux, jugeant de la loi par le sacerdoce, conclut que « la loi de Moïse doit être abolie, parce que son sacerdoce devait passer: » *Translatio enim sacerdotio, necesse est ut et legis translatio fiat*. En effet, quelles étaient les victimes de ces anciens sacrificateurs? C'étaient des animaux égorgés; tout y sentait la corruption et la mort: dignes victimes, dignes sacrifices d'une loi vieillie et mourante. Mais il n'en est pas de la sorte du sacrifice de la nouvelle alliance. Notre victime est morte une fois, mais elle est ressuscitée pour ne mourir plus. L'hostie que nous présentons est vivante: le sang du Nouveau Testament, que nous répandons mystiquement sur ces saints autels, n'est pas le sang d'une victime morte; c'est un sang tout vif et tout chaud, si je puis parler de la sorte: tellement que nous devrions être toujours fervents, nous qui offrons au Père éternel une victime toujours nouvelle, et un sang qui ne souffre point de froid. Ni le temps, ni l'accoutumance, qui ralentissent ordinairement la ferveur des hommes ne devraient point diminuer la nôtre; parce que notre victime, qui ne change point, veut toujours trouver en nous une même ardeur. Cependant nous vieillissons tous les jours, quand notre première ferveur se perd, au lieu que nous devrions toujours être jeunes; parce que le caractère que nous portons nous oblige d'être les membres les plus fervents du corps de l'Église, qui

est toujours jeune, et qui, pour cette raison, nous est figurée dans la jeunesse de la sainte Vierge.

Et non-seulement l'âge de Marie nous représente la sainte Église, mais encore son état de perpétuelle virginité. Je sais que le mariage est sacré, et que « son lien est très-honorable en tout et partout: » *Honorable connubium in omnibus*. Mais, si nous le comparons à la sainte virginité, il faut nécessairement avouer que le mariage sent la nature, et que la virginité sent la grâce. Et si nous considérons attentivement ce que dit l'apôtre, de la virginité et du mariage, nous y trouverons une peinture parfaite de la Synagogue et de l'Église chrétienne. « L'une est tout occupée du soin des choses du monde: » *Cogitat quæ sunt mundi*; c'est le but de la Synagogue qui a pour partage la rosée du ciel et la graisse de la terre, *de rore caeli et de pinguedine terræ*; elle n'a que des promesses terrestres, cette terre coulante de lait et de miel. Mais que fait la virginité? « Elle est uniquement occupée du soin des choses du Seigneur: » *Cogitat quæ Domini sunt*. C'est le but de la sainte Église « qui ne considère point les choses visibles, mais les invisibles, » *non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur*. C'est, messieurs, cet unique objet que se doivent proposer les prêtres, qui, par l'éminence du sacerdoce, font la partie la plus relevée et la plus céleste de la sainte Église. Si l'Église est un ciel, on peut dire que les prêtres sont comme le premier mobile ou plutôt comme les intelligences qui meuvent ce ciel, et qui ne reçoivent leurs mouvements que de Dieu: aussi sont-ils appelés des anges.

Mais continuons de vous faire voir la figure de l'Église dans la sainte Vierge, et celle de la Synagogue dans Élisabeth. Vous savez que cette Vierge très-pure était mariée, et c'est par ce divin mariage qu'elle nous représente encore mieux l'Église. Car j'apprends de saint Augustin que le mariage de Joseph avec Marie, n'étant point lié par les sentiments de la chair, n'avait point d'autre nœud de son union que la foi mutuelle qu'ils s'étaient donnée; et c'est là aussi ce qui joint l'Église avec Jésus-Christ son époux. La foi de Jésus est engagée à l'Église; celle de l'Église à Jésus: *Sponsabo te mihi in fide*: « Je

¹ Hebr. XIII, 4.

² I. Cor. VII, 34.

³ Gen. XXVII, 28.

⁴ I. Cor. VII, 34.

⁵ II. Cor. IV, 18.

⁶ Apoc. II, 1 et seqq.

⁷ Contra Julian. lib. V, cap. XII, n° 48, l. X, col. 652.

⁸ Osec. II, 20.

¹ Hebr. VII, 12.

« vous rendrai mon épouse par une inviolable « fidélité, » par une fidélité réciproque, *fide pudicitiae conjugalis* ».

Mais ce que je trouve très-remarquable, c'est qu'Élisabeth vivant avec son mari, l'Écriture la nomme stérile. Marie, au contraire, fait profession d'une perpétuelle virginité; et la même Écriture, qui ne ment jamais, la fait voir féconde. Voyez la stérilité de la Synagogue, qui d'elle-même ne peut engendrer des enfants au ciel; et la divine fécondité de l'Église, de laquelle il est écrit : *Lactare, sterilis, quæ non parit* : « Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point. » Toutefois, messieurs, la stérile enfante; Élisabeth a un fils aussi bien que la sainte Vierge : aussi la Synagogue a-t-elle enfanté; mais des figures et des prophéties. Élisabeth a conçu; mais un précurseur à Jésus, une voix qui prépare les chemins : Marie enfante la vérité même.

Et admirez ici, chrétiens, la dignité de la Vierge aussi bien que celle de la sainte Église, par le rapport qu'elles ont ensemble. Dieu engendre son Fils dans l'éternité par une génération ineffable, autant éloignée de la chair et du sang que la vie de Dieu est éloignée de la vie mortelle. Ce Fils unique, engendré dans l'éternité, doit être engendré dans le temps. Sera-ce d'une manière charnelle? Loin de nous cette pensée sacrilège! il faut que sa génération dans le temps soit une image très-pure de sa chaste génération dans l'éternité. Il n'appartenait qu'au Père éternel de rendre Marie féconde de son propre Fils; puisque ce Fils lui devait être commun avec Dieu, il fallait que Dieu fit passer en elle sa propre fécondité : engendrer le Fils de Dieu ne devait pas être un effet d'une fécondité naturelle; il fallait une fécondité divine. O incroyable dignité de Marie!

Mais l'Église, le croiriez-vous? entre en partage de cette gloire. Il y a une double fécondité en Dieu, celle de la nature et celle de la charité qui fait des enfants adoptifs : la première est communiquée à Marie; la seconde est communiquée à l'Église : et c'est, messieurs, l'honneur de notre ordre, parce que nous sommes établis ministres de cette mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance. C'est notre honneur, mais c'est notre crainte : l'une et l'autre génération demande une pureté angélique; l'une et l'autre produit le Fils de Dieu. Notre mauvaise vie n'empêche pas que la grâce ne passe par nos mains au peuple fidèle. Les mystères que nous traitons sont si saints, qu'ils ne peuvent perdre

¹ S. Aug. de bono Flduit. n° 5, t. VI, col. 371.
² Gal. IV, 27.

leur vertu, même dans des mains sacrilèges; mais la condamnation demeure sur nous : comme celui qui viole le sacré baptême, quoi qu'il fasse, il ne le peut perdre. Ce caractère, imprimé par le Saint-Esprit, ne peut être effacé par les mains des hommes : « il pare le soldat et convainc le « déserteur : » *Ornat militem, convincit desertorem*. Ainsi les mystères que nous traitons ne perdent pas leur force dans les mains des prêtres, quoique ces mains soient souvent impures. Mais comme des mystères profanés portent toujours quelque malédiction avec eux : n'étant pas juste qu'elle passe au peuple, elle s'accumule sur le ministre; comme la paix retourne à nous, quand on ne la reçoit pas : autant qu'il est en nous, nous les maudissons; autant qu'il est en nous, nous leur donnons des mystères vides de grâces, mais des mystères pleins de malédictions, parce que nous les leur donnons profanés.

Évitons cette condamnation, donnons au Saint-Esprit des organes purs; ne contrainsons point cet Esprit sacré de se servir de mains sacrilèges : autrement, il se vengera. Il se servira de nous, puisqu'il l'a dit, pour la sanctification des autres, tout indignes que nous soyons d'un tel ministère : mais autant de bénédictions que nous donnerons sur le peuple, [autant] de malédictions [nous prononcerons] contre nous. Imitons la pureté de Marie, qui nous représente si bien celle de l'Église dont nous avons l'honneur d'être les ministres.

SECOND POINT.

Il me reste maintenant à vous proposer la partie la plus mystérieuse de notre évangile. Vous avez déjà vu que la loi est figurée dans Élisabeth, l'Église chrétienne en la sainte Vierge : il faut maintenant qu'elles se rencontrent. Déjà vous voyez qu'elles sont cousines, pour montrer que la loi ancienne et la loi nouvelle se touchent de près, qu'elles sont parentes, qu'elles viennent toutes deux de race céleste. Mais ce n'est pas assez qu'elles soient parentes, il faut encore qu'elles s'embrassent : et quand Jésus a accompli les prophéties, quand il a été immolé, en lui la loi ancienne et la loi nouvelle ne se sont-elles pas embrassées? Et voyez cela très-clairement en la personne de saint Jean-Baptiste. Saint Jean, dit saint Augustin¹, est comme le point du jour, qui n'est ni la nuit ni le jour, mais qui fait la liaison de l'un et de l'autre. Il joint la Synagogue à l'Église; il est comme l'envoyé de la Synagogue à Jésus, afin de reconnaître le Libérateur. Il est

¹ S. Aug. in Ps. XXXIX, n° 1, t. IV, col. 326.
² In Joan. Tract. II, t. III, part. II, col. 300, 301. Serm. CCXCIII, t. V, col. 1176 et seqq.

aussi l'envoyé de Dieu, pour montrer Jésus à la Synagogue. Jésus a tendu les mains à Jean, quand il a reçu son baptême; Jean a tendu les mains à Jésus, quand il a dit : *Ecce Agnus Dei* : « Voilà l'Agneau de Dieu : » c'est pourquoi Jésus vient à Jean, et Marie à Élisabeth. Il prévient : le propre de la grâce est de prévenir.

La grâce ne nous est pas donnée à cause que nous avons fait de bonnes œuvres, mais afin que nous les fassions; elle est tellement accordée à nos bons désirs, qu'elle prévient même nos bons désirs. La grâce s'étend dans toute la vie; et dans tout le cours de la vie, elle est toujours grâce. Le bon usage de la grâce en attire d'autres; mais ce ne laisse pas d'être toujours grâce : *Gratiam pro gratia*². Ce ruisseau retient toujours dans son cours le beau nom qu'il a pris dans son origine : *Ipsa gratia meretur augeri, ut aucta mereatur perfici*³. « La grâce mérite d'être augmentée, pour qu'elle mérite ensuite d'être perfectionnée. » Mais jamais elle ne se montre mieux ce qu'elle est, c'est-à-dire, grâce, que lorsqu'elle vient à nous sans être appelée : c'est pourquoi Marie prévient sainte Élisabeth, et Jésus prévient Jean-Baptiste.

Voyez comment Jésus prévient son précurseur même : il faut aussi qu'il nous prévienne dans la grâce du sacerdoce. Il y en a qui préviennent Jésus-Christ : ce sont ceux qui viennent sans être appelés. Jésus-Christ a été appelé par son Père : Jean était choisi pour son précurseur; néanmoins il le prévient. La marque que nous sommes appelés, c'est le zèle du salut des âmes. Jésus vient à Jean, le libérateur au captif : Jésus visite Jean, parce qu'il faut que le médecin aille visiter son malade. Mais Jésus est dans le sein [de sa mère,] et Jean dans le sein [de la sienne.] Ne semble-t-il pas que le médecin soit aussi infirme que le malade? Jésus a pris nos infirmités, afin d'y apporter le remède. C'est le devoir des prêtres de se rendre faibles avec les faibles, pour les guérir. *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* « Qui est faible, disait l'apôtre⁴, « sans que je m'affaiblisse avec lui? » « Qui est « scandalisé sans que je brûle? » *Quis scandalizatur, et ego non uror?* « Voulez-vous savoir, de « mande saint Augustin, jusqu'où l'apôtre est « descendu, pour se rendre faible avec les faibles⁵? « Il s'est abaissé jusqu'à donner du lait aux petits « enfants. Écoutez-le lui-même dire aux Thessa- « loniciens⁶ : Je me suis conduit parmi vous avec

¹ Joan. I, 29.

² Ibid. 16.

³ S. Aug. ad Paul. Ep. CLXXXVI, n° 10, t. II, col. 667.

⁴ II. Cor. XI, 29.

⁵ Cor. III, 2.

⁶ I. Thess. II, 7.

« une douceur d'enfant, comme une nourrice qui « a soin de ses enfants. Et en effet nous voyons « les nourrices et les mères s'abaisser, pour se « mettre à la portée de leurs petits enfants : et si, « par exemple, elles savent parler latin, elles « appetissent les paroles, et rompent en quelque « sorte leur langue, afin de faire d'une langue « diserte un amusement d'enfant. Ainsi un père « éloquent, qui a un fils encore dans l'enfance; « lorsqu'il rentre dans sa maison, il dépose cette « éloquence qui l'avait fait admirer dans le bar- « reau, pour prendre avec son fils un langage « enfantin. » *Quære quo descenderit, usque ad lac parvulis dandum : Factus sum parvulus in medio vestrum tanquam si nutrix foveat filios suos. Videmus enim et nutrices et matres descendere ad parvulos : et si norunt latina verba dicere, decurtant illa, et quassant, quodam modo, linguam suam, ut possint de lingua diserta fieri blandimenta puerilia... Et disertus aliquis pater... si habeat parvulum filium; cum ad domum redierit, seponit forensam eloquentiam quo ascenderat, et lingua puerili descendit ad parvulum*. [Telle est aussi la conduite que doivent tenir les prêtres pour se faire tout à tous.]

Mais revenons à Marie et à Élisabeth : elles s'embrassent; elles se saluent. La loi honore l'Évangile, en le prédisant; l'Évangile honore la loi, en l'accomplissant : c'est le mutuel salut qu'ils se donnent. Écoutons maintenant leurs saints entretiens : *Benedicta tu in mulieribus*¹. « Vous « êtes bénite entre toutes les femmes. » O Église, ô société des fidèles, assemblée chérie entre toutes les sociétés de la terre! vous êtes singulièrement bénite, parce que vous êtes uniquement choisie. *Una est columba mea, perfecta mea*² : « Une « seule est ma colombe, et ma parfaite amie. » *Beata es tu quæ credidisti*³ : « Vous êtes bien- « heureuse d'avoir cru, » dit Élisabeth à Marie; et avec raison, puisque la foi est la source de toutes les grâces : « car le juste vit de la foi : » *Justus autem meus ex fide vivit*⁴. *Perficiuntur ea quæ tibi dicta sunt a Domino*⁵ : « Tout ce qui vous a « été dit de la part du Seigneur sera accompli. » Tout s'accomplira : voilà la vie chrétienne. Les chrétiens sont enfants de promesse, enfants d'espérance : voilà le témoignage que la Synagogue rend à l'Église. L'Église ne désavoue pas ses dons ni ses avantages; au contraire, elle reconnaît que « le « Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses : » *Fecit mihi magna qui potens est*. Mais elle

¹ S. Aug. in Joan. Tract. VII, n° 22, t. III, part. II, col. 362.

² Luc. I, 42.

³ Cant. VI, 8.

⁴ Luc. I, 45.

⁵ Hebr. X, 38.

⁶ Luc. I, 49.